



**IDÉES POUR
RETARDER
LA FIN
DU MONDE**

AILTON KRENAK

Ailton Krenak est né en 1953, dans la vallée du rio Doce, dans l'État du Minas Gerais situé dans les hautes terres au Sud-Est du Brésil, territoire du peuple Krenak auquel il appartient et dont l'environnement a été profondément affecté par les activités d'extraction minière. Il fait partie des figures éminentes qui ont émergé, à la fin des années 1970, dans le contexte du grand réveil des peuples autochtones du Brésil. À la chute de la dictature militaire (1964-1985), sa contribution a été déterminante pour l'ouverture du « chapitre indien » dans l'élaboration de la Constitution brésilienne de 1988, qui obtiendra, au moins sur papier, la reconnaissance des droits pour les cultures et les terres indigènes. À cette même époque il participe à la création de l'Union des nations indigènes, devant représenter une force politique à l'échelle nationale. Militant du mouvement environnemental, il organise dès 1989 l'Alliance des peuples de la forêt, qui rassemble des communautés d'habitants et d'indigènes d'Amazonie et défend auprès de l'Unesco le projet de création d'une réserve de biosphère sur la serra do Espinhaço qui verra le jour en 2005. À la fin des années 1980, il fonde l'organisation non gouvernementale Núcleo de Cultura Indígena de défense des cultures indigènes. Depuis 2013 il dispense un cours à l'université ouverte du Brésil sur le soin indigène. En 2016, l'université Fédérale de Juiz de Fora lui décerne le titre de docteur *honoris causa* pour sa contribution aux luttes pour les droits des peuples indigènes et pour son engagement dans la cause environnementale.

Idées pour retarder la fin du monde

Légendes des photographies :

Jaquette, incendie lié à la déforestation dans la région d'Altamira, Victor Moriyama, 2019; intérieur de couverture, coulée de boue causée par la rupture du double barrage de Fundão à Mariana en 2016, région de Brumadinho, Felipe Werneck, 2019; page 1, photographie en soutien à la mobilisation des peuples autochtones du Brésil pendant la constituante de 1988, Cláudia Andujar; pages 2-3, incendie dans la forêt amazonienne dans la région de São Félix do Xingu, Marcio Isensee, 2019; page 4, routes et pâturages issus de la déforestation illégale près des terres indigènes Menkragnoti, Marcio Isensee, 2019; pages 5-6, exploitation minière de l'entreprise Samarco après la rupture du double barrage de Fundão à Mariana en 2016, Felipe Werneck, 2019; page 7, site minier en terre forestière dans la région du Rio Pardo, Victor Moriyama, 2019; pages 8-9, Virgildásio de Senna présente, pendant la constituante de 1988, une carte intitulée « Sociétés minières en terres indigènes », André Dusek, 1988; pages 10-11, Tuira Kayapó met en garde le directeur de la société Eletronorte lors d'une rencontre avec les peuples indigènes mobilisés contre la construction du barrage qui deviendra le Belo monte, Protásio Nenê, 1989; pages 12-13, action des peuples Xavante et Timbira à São Paulo pour dénoncer les ravages de l'agro-industrie, Tuca Vieira, 2004.

La première fois que j'ai atterri à l'aéroport de Lisbonne, j'ai ressenti quelque chose d'étrange. Pendant plus de cinquante ans, j'ai évité de traverser l'océan Atlantique pour des raisons à la fois affectives et historiques. J'ai toujours pensé qu'il n'y avait pas grand-chose à discuter avec les Portugais – non pas que j'accordais à ce sujet une très grande importance, mais il s'agissait tout simplement de quelque chose que je préférais éviter. Au printemps de l'année 2000, quand ils ont voulu fêter les cinq cents ans de la traversée de la flotte de Cabral et compagnie, j'ai décliné une invitation à me rendre au Portugal. Je me suis dit : « Voilà une fête typiquement portugaise, ils vont célébrer l'invasion de mon coin du monde et ils veulent m'inviter pour le faire. » Non, je n'avais pas l'intention de participer à ce genre de programme. Je n'en ai pas non plus fait une histoire, j'ai simplement pensé : « Voyons ce qui se passera à l'avenir. »

En 2017, année pour laquelle Lisbonne a été désignée capitale latino-américaine de la culture, a eu lieu un cycle d'événements très intéressant, avec des performances théâtrales, un festival de cinéma et des conférences. De nouveau, j'ai été invité à participer à l'événement, et, cette fois, notre ami l'anthropologue brésilien Eduardo Viveiros de Castro allait donner une conférence au théâtre Maria Matos, intitulée « Les involontaires de la patrie ». J'ai pensé : « Voilà un sujet

qui m'intéresse, cette fois je vais accepter l'invitation.» Le jour suivant la conférence d'Eduardo, j'ai eu l'opportunité de rencontrer beaucoup de monde venu assister à la projection d'un documentaire réalisé par Marco Altberg qui m'était consacré: *Ailton Krenak e o sonho da pedra* (Ailton Krenak et le rêve de la pierre). Ce film est une bonne introduction au sujet que je veux traiter ici: comment, au long de ces derniers deux ou trois mille ans, en sommes-nous venus à construire l'idée d'humanité? N'est-elle pas à l'origine des mauvais choix que nous faisons et qui ont justifié l'usage de tant de violence dans l'histoire?

La colonisation du monde par l'homme blanc européen a largement été guidée par le principe qu'une humanité éclairée devait aller à la rencontre d'une humanité, restée dans l'obscurité sauvage, pour l'irradier de ses lumières. Cette aspiration au cœur de la civilisation européenne a toujours été justifiée par le postulat qu'il n'existe qu'une manière d'être ici sur la Terre, une certaine vérité, ou une conception de la vérité, censée guider la plupart des choix effectués à différentes périodes de l'histoire.

Aujourd'hui, en ce début de XXI^e siècle, un certain nombre d'échanges entre des penseurs de cultures différentes ayant des visions différentes rendent possible une remise en question de cette conception du monde. Sommes-nous vraiment une humanité?

Pensons un instant à nos institutions les mieux établies, comme les universités ou toutes ces organisations multilatérales, qui ont surgi au XX^e siècle, comme la Banque mondiale, l'Organisation

des États américains (OEA), l'Organisation des nations unies (ONU), l'Organisation des nations unies pour l'éducation, la science et la culture (Unesco): que supposent-elles? Lorsque nous avons voulu sanctuariser une partie de la Serra do Espinhaço au sud-est du Brésil pour protéger la biosphère, il nous a fallu justifier auprès de l'Unesco les raisons pour lesquelles il nous semblait important que ce coin de la planète ne soit pas dévasté par l'extraction minière. Mais pour cette institution, c'est un peu comme s'il suffisait de préserver quelques échantillons gratuits de la Terre dont l'humanité pourrait disposer. Si nous survivons au monde qui vient, nous risquons rapidement d'avoir à nous battre pour les morceaux de planète qui n'auront pas encore été entièrement consommés, et sans doute espèrent-ils que de cette façon nos petits-enfants ou arrière-arrière-petits-enfants – ou les petits-enfants de nos arrière-arrière-petits-enfants – pourront se promener dans ces parcs, histoire de voir à quoi pouvait ressembler la Terre d'avant. Ces institutions ont été investies et maintenues comme des constructions à l'image de cette humanité. Et nous légitimons leur perpétuation, nous acceptons leurs décisions, qui bien souvent sont mauvaises et causent notre perte, par le simple fait qu'elles sont au service de l'humanité que nous pensons être.

Les voyages qu'il m'a été donné de faire dans différentes cultures et lieux du monde, m'ont permis d'évaluer les garanties qu'est censée nous offrir notre intégration à ce club de l'humanité. Et j'ai fini par me dire: « Pourquoi avons-nous

tant insisté et aussi longtemps à participer à ce club, qui dans la majorité des cas ne fait que limiter notre capacité d'invention, de création, d'existence et de liberté?» Ne sommes-nous pas encore en train d'actualiser notre vieille disposition à la servitude volontaire? Quand allons-nous comprendre que la crise des États nationaux est irréversible, et que la vieille idée de ces organisations internationales était vouée à l'échec dès leurs origines? Malgré cela nous continuons à trouver le moyen d'en concevoir de nouvelles qui leur sont semblables, dans l'espoir de maintenir notre cohésion en tant qu'humanité.

Si nous sommes une seule humanité, comment justifier que, selon de savants calculs, près de la moitié de celles et ceux qui la composent soient totalement dépossédés des conditions minimales qui leur permettraient de subvenir à leurs besoins? La modernisation a poussé ces gens hors des campagnes et des forêts pour en faire de la main-d'œuvre, et aujourd'hui ils s'entassent dans des *favelas* en périphérie des métropoles. Ces gens ont été arrachés à leurs collectifs, à leurs lieux d'origine, et ont été jetés dans ce broyeur appelé «humanité». Quels liens profonds conservent-ils avec leur mémoire ancestrale, avec les repères élémentaires qui composent une identité? Sans la préservation de ce lien, ils ne pourront que devenir fous dans ce monde fou que nous partageons.

«Idées pour retarder la fin du monde» – ce titre est une provocation. J'étais chez moi, je cultivais mon potager quand on m'a amené le téléphone, en me disant: «Ils t'appellent de l'Université

de Brasilia pour que tu participes à une rencontre sur le développement durable.» L'invitation m'a fait très plaisir et j'ai accepté, et ils m'ont alors dit: «Il faut que vous donniez un titre à votre conférence.» J'étais tellement préoccupé par mes activités dans le jardin que j'ai répondu: «Idées pour retarder la fin du monde.» Cela a été pris au sérieux et placé dans le programme. Trois mois plus tard, ils m'ont appelé à nouveau: «C'est demain, avez-vous votre billet d'avion pour Brasilia?», «Demain?», «Oui, demain vous donnez une conférence sur vos idées pour retarder la fin du monde.»

Le jour de la conférence il pleuvait, et je me suis dit: «C'est une chance, personne ne va venir.» Mais, à ma grande surprise, l'auditorium était bondé. J'ai demandé à mes amis: «Mais tous ces gens font le Master?» Ils m'ont répondu: «Pas du tout, tous les étudiants du campus sont ici parce qu'ils veulent connaître cette histoire de retarder la fin du monde.» J'ai répondu: «Cela tombe bien, moi aussi.»

La rencontre avec ces étudiants m'a permis de revenir sur le mythe du développement durable inventé par le monde de l'entreprise pour justifier l'agression qu'ils font à notre idée de nature. Nous avons été, pendant très longtemps, conditionnés par la fable que nous sommes l'humanité. En attendant – tant que votre loup n'y est pas – nous nous sommes éloignés de la Terre, cet organisme dont nous faisons partie et nous en sommes venus à penser qu'elle était une chose et nous, une autre: la Terre et l'humanité. Mais je ne vois pas où il y aurait quelque chose qui ne

serait pas nature. Tout est nature. Le cosmos est nature. Tout ce à quoi je peux penser est nature.

Un chercheur européen du début du XX^e siècle qui sillonnait les États-Unis s'était retrouvé en territoire hopi. Il recherchait quelqu'un au village qui pourrait lui faciliter la rencontre avec une ancienne dont il voulait réaliser un entretien. Quand finalement il put la rencontrer, celle-ci demeurait immobile près d'un rocher. Après un certain temps d'attente le chercheur finit par dire : « Elle ne va pas parler avec moi ? » Ce à quoi la personne qui avait facilité cette rencontre répondit : « Elle parle avec sa sœur », « mais c'est une pierre » rétorqua le chercheur. Et le camarade dit : « En effet, et où est le problème ? »

Il y a une chaîne de montagnes rocheuses dans la région où le Rio Doce a été atteint par une coulée de boue toxique provoquée par l'exploitation minière*. À cet endroit le village Krenak se

* (n.d.é) Ailton Krenak fait ici allusion à la rupture, en novembre 2015, du double barrage de Fundão. Cette installation faisait partie de la mine de fer à ciel ouvert exploitée par l'entreprise Samarco, elle-même contrôlée par les multinationales brésilienne Vale et anglo-australienne BHP Billiton, producteurs de fer, de diamants, d'uranium, de charbon, de pétrole et de bauxite. On estime à 60 millions de tonnes le volume total de boue toxique composée de déchets de minerai de fer qui aurait inondé le fleuve rio Doce sur plus de 600 km. Cette catastrophe entraîna la mort de 19 personnes et de millions de poissons, et provoqua des effets à long terme sur la vie de milliers d'habitants de la région, y compris sur les villages Krenak situés sur les rives du fleuve à 400 km du site d'extraction du minerai.

trouve sur la rive gauche du fleuve, sur la droite, il y a une montagne. On m'a appris que cette montagne avait un nom, Takukrak, et une personnalité. Tôt le matin, depuis le centre du village, les gens la regardent et savent immédiatement si la journée va être bonne, ou s'il vaut mieux rester prudents. Quand son visage exprime qu'aujourd'hui, elle n'est pas d'humeur à converser, chacun sait qu'il faut faire attention. Et quand elle se lève splendide, belle, parée de nuages blancs survolant sa tête, les gens disent : « Vous pouvez faire la fête, danser, pêcher, vous pouvez faire ce que vous voulez. »

Tout comme cette femme hopi qui parlait avec sa sœur la pierre, on trouve, dans de très nombreuses régions du monde, un grand nombre de personnes qui parlent avec les montagnes. Dans les Andes, par exemple en Équateur ou en Colombie, on connaît des lieux où les montagnes forment des couples. Il y a la mère, le père, le fils, une famille de montagnes qui partage des sentiments, et échange tout un tas de choses. Les gens qui vivent dans ces vallées font des fêtes pour ces montagnes, leur donnent de la nourriture, leur font des cadeaux et reçoivent eux-mêmes des cadeaux des montagnes.

La question que nous devons nous poser ici est : pourquoi ces récits ne nous enthousiasment-ils pas ? Pourquoi faisons-nous le choix de les désavouer ou de les réfuter au profit d'un récit globalisant et superficiel, en nous efforçant de nous raconter à tous la même histoire ?

Au Kenya, au début des années 1960, les Masaïs sont entrés en conflit avec l'administra-

tion coloniale britannique parce qu'elle voulait transformer leur montagne en parc. Ils se sont révoltés contre l'idée grossière et pourtant tellement répandue dans tant d'endroits du monde, qui voudrait qu'on transforme un site sacré en parc. Pour ma part, je pense que cela commence par un parc et que cela se termine en *parking* – ils finissent toujours par réussir, d'une façon ou d'une autre, à entasser des voitures.

Voilà un exemple typique d'un abus de ce qu'ils appellent « raison ».

Alors que l'humanité est partout poussée à quitter son sol, les grandes entreprises très intelligentes, elles, s'emparent de la Terre.

Nous, l'humanité, nous vivons dans des environnements parfaitement artificiels, produits par ces mêmes entreprises qui dévorent les forêts, les montagnes et les fleuves. Et ils sont prêts à inventer n'importe quoi pour nous maintenir dans cette situation, dépossédés de tout, et si possible, pourvu que nous absorbions beaucoup de médicaments. Après tout, il faut bien faire quelque chose des déchets qu'ils produisent. On pourrait résumer ce reste à un tas d'objets destinés à nous divertir, et à une montagne de médicaments.

Vous pensez peut-être que j'invente encore un mythe, celui du monstre entrepreneurial ? Pourtant ils sont bien réels, ils ont un nom, une adresse et un compte en banque. Et quel compte ! Ce sont les propriétaires de la planète, et ils gagnent plus d'argent à chaque minute en multipliant dans le monde entier leurs centres commerciaux. Ils répandent leur modèle de progrès partout, censé refléter une idée de bien-être à laquelle nous n'avons d'autre choix que de nous soumettre.

Les grands centres urbains, les grandes métropoles se reproduisent les unes les autres. Si vous allez à Tokyo, à Berlin, à New York, à Lisbonne ou à São Paulo, vous trouverez le même enthousiasme à construire des tours incroyables, des ascenseurs époustouflants, et vous verrez se multiplier les déplacements par hélicoptère... Nous voilà plongés dans un voyage avec Flash Gordon.

En attendant, l'humanité se sépare d'une manière toujours plus nette de cet organisme qu'est la Terre. Les seuls qui semblent encore avoir besoin de rester en contact avec la Terre sont tous ces oubliés répartis un peu partout sur la planète, sur les rives des fleuves, sur les bords des océans, dans les forêts en Afrique, en Asie ou aux Amériques. Ce sont les Caiçaras, les Indiens, les Quilombolas, les Aborigènes... une sous-humanité. Il y a l'humanité respectable, et il y a une couche organique, plus brute, rustique, cette sous-humanité est composée de gens qui s'accrochent encore à la terre. On pourrait penser qu'ils veulent manger la terre, boire la terre, dormir couchés sur la terre, enveloppés dans la terre. La relation de ces gens avec la terre est une chose qui dérange, au point que le monde de l'entreprise a trouvé les moyens de renouveler ses vieux mécanismes pour séparer ces enfants de la terre de leur mère : « Séparons ces gens de cette ressource naturelle qu'est la terre, ils ne savent pas l'exploiter. Il serait bien plus judicieux de mettre à la place un tracteur ou un bulldozer plutôt que de laisser faire ce gâchis. » Mais de quoi parle-t-on ? « Ressource naturelle » pour qui ? « Développement durable » pour faire quoi ? Et que s'agit-il de faire durer ?

L'idée que les humains puissent vivre séparés de la Terre, dans une civilisation abstraite, est absurde. Cette idée détruit la diversité, nie la pluralité des formes de vie et des modes d'existence. Elle prescrit le même repas, le même costume et, si possible, la même langue à tout le monde.

Pour l'Unesco, 2019 fut l'année internationale des langues indigènes. Nous savons tous que chaque année une ou plusieurs de ces langues maternelles, de ces idiomes propres à ces petits groupes qui sont à la périphérie de l'humanité, disparaissent. Il n'en reste plus que quelques-unes, de préférence celles qui permettent au monde de l'entreprise de tout administrer selon les principes respectables du développement durable.

Mais en réalité que font-ils de nos fleuves, de nos forêts, de nos paysages ? Nous sommes tellement bouleversés par les transformations que subissent les régions que nous habitons, nous sommes tellement démunis de toute perspective politique sérieuse, que nous ne parvenons simplement pas à nous lever et à reprendre notre souffle, afin de porter notre regard sur ce qui importe vraiment pour chacun, pour les collectifs et les communautés dans leurs écologies.

Selon Boaventura de Sousa Santos, l'écologie des savoirs devrait intégrer notre expérience quotidienne, inspirer nos choix sur le lieu où nous voulons vivre, et notre expérience en tant que communauté. Nous avons besoin d'être critiques à l'égard de cette idée d'humanité homogène pour laquelle la consommation a pris toute la place dans les relations. Nos enfants, depuis l'âge le plus tendre, sont éduqués à devenir des clients. Personne n'est plus admiré que celui qui

peut consommer davantage. Ils sont adulés au point d'en devenir immondes. Dans ces conditions à quoi bon chercher à garder les pieds sur Terre ? Pourquoi se fatiguer à vouloir rester en contact avec la terre et risquer d'être confrontés à de l'altérité ? Pourquoi résister dans le monde d'une manière critique et consciente, si vous pouvez vous contenter d'être un consommateur ? Car cette idée de consommateur vous dispense de l'expérience de vivre sur une Terre pleine de sens, et ouverte à différentes cosmovisions.

Davi Kopenawa a échangé pendant vingt ans avec l'anthropologue français Bruce Albert pour produire une œuvre fantastique, intitulée *La Chute du ciel. Paroles d'un chaman yanomami*. Ce livre a le pouvoir de nous montrer, à nous qui nous enfonçons dans cette espèce de fin du monde, la façon dont un ensemble de cultures et de peuples sont aujourd'hui encore capables d'habiter sur cette planète en partageant une cosmovision complètement différente, en vivant dans leurs milieux de telle manière que chaque chose est pourvue de sens.

Cela signifie qu'ils peuvent à la fois vivre avec l'esprit de la forêt, vivre avec la forêt, être dans la forêt. Je ne suis pas ici en train de vous parler du film *Avatar*, mais de la vie de plusieurs dizaines de milliers de personnes – et j'en connais quelques-unes – qui habitent le territoire yanomami, à la frontière du Brésil et du Venezuela.

Ce territoire est dévasté par l'orpaillage, et l'extraction minière, il est menacé par ces entreprises perverses que je viens d'évoquer et qui ne tolèrent pas ce type de cosmogonie, cette

capacité d'imagination et ces modes d'existence qu'un peuple originaire comme les Yanomami est capable de produire.

Notre époque s'est spécialisée dans la création du manque : de sens pour la vie en société, de sens pour l'expérience de la vie elle-même. Cela engendre une très grande intolérance à l'égard de quiconque est encore capable d'éprouver le plaisir d'être en vie, de danser, de chanter. Et il y a plein de petites constellations de gens éparpillées dans le monde qui dansent, chantent, font tomber la pluie. Le genre d'humanité zombie que nous sommes appelés à intégrer ne tolère pas tant de plaisir, tant de jouissance de la vie. Alors, il ne leur reste, comme moyen de nous faire abandonner nos propres rêves, qu'à prêcher la fin du monde. Ma provocation concernant les idées pour retarder la fin du monde suggère très exactement ceci : développons nos forces à pouvoir toujours raconter une histoire de plus, un autre récit. Si nous y parvenons, alors nous retarderons la fin du monde.

Par la force des choses, nous autres sommes amenés à circuler de par le monde. Il est important que cette expérience ne soit pas comprise comme une métaphore du monde de l'entreprise, mais comme une occasion pour sentir que nous pouvons compter les uns sur les autres. Pouvoir rejoindre le Portugal ou d'autres pays, recevoir une audience importante, rencontrer de très nombreuses personnes représente une chance immense pour moi. Vous pouvez être certains que cela m'encourage à défendre ces quelques idées pour retarder autant que possible ce début de

fin du monde qui se présente à nous. Et je vous incite à y penser de manière à faire de même.

Comment les peuples autochtones du Brésil ont-ils fait pour résister à la colonisation qui voulait mettre fin à leur monde ? Quelles stratégies ces peuples ont-ils utilisées pour traverser ce cauchemar et finalement atteindre le XXI^e siècle en étant encore capables d'introduire un peu de dissonance dans ce vaste cortège des bienpensants ? J'ai pu observer les différentes techniques que nos ancêtres ont élaborées, je m'en suis nourri, tout autant que de la créativité et de la poésie qui ont inspiré la résistance de ces peuples. La civilisation les appelait des barbares, elle a mené une guerre sans fin contre eux, avec l'objectif de les transformer en personnes civilisées qui pourraient intégrer le club de l'humanité. Seulement nombre de ces personnes ne sont pas des individus, mais des « sujets collectifs », qui tissent des relations sociales avec tout ce qui les entoure, et sont parvenus à transmettre leurs visions du monde à travers le temps.

Parfois, les anthropologues limitent la compréhension de cette expérience, qui n'est pas uniquement culturelle, mais qui doit être comprise comme une stratégie consciente de résistance. Je sais que quelques anthropologues sont susceptibles de me lire, ne soyez pas nerveux. Combien d'entre vous ont-ils vu que ces stratégies n'avaient pour but que de retarder la fin du monde ? Je n'ai pas inventé cela, mais je me nourris de la résistance obstinée de ces peuples, qui conservent une mémoire profonde de leur terre, ce que l'écrivain uruguayen Eduardo Galeano a appelé la « mémoire du feu ». Dans ce livre et dans *Les Veines ouvertes de l'Amérique latine*, il montre

comment les peuples des Caraïbes, d'Amérique centrale, du Guatemala, des Andes et du reste de l'Amérique du Sud se sont forgé la conviction que la civilisation était profondément ambivalente. Ils ne s'en sont pas rendu compte immédiatement, mais ils ont rapidement compris que le programme des civilisés était fondé sur un principe dangereux, celui du pillage: « Nous autres de la forêt ne voulons pas que tout cela soit pillé », mais en entendant ces mots, ce que comprennent les civilisés, c'est « Prends donc cette chose qu'on t'a volée. Prends la Bible, prends la croix, prends nos écoles, prends nos universités, prends nos routes, prends nos chemins de fer, prends nos activités minières, et laisse nous te marcher sur la tête ». Quel programme étrange ! Pas très étonnant qu'il n'ait pas convaincu, ou plutôt, quelle curiosité qu'ils n'en n'aient pas eu d'autres à suggérer.

Pourquoi la sensation d'être en train de chuter nous met-elle si mal à l'aise ? Pourtant nous ne faisons rien d'autre que chuter depuis si longtemps. On tombe, on tombe, on tombe. Alors pourquoi la chute nous préoccupe-t-elle tant maintenant ?

Des centaines de peuples autochtones sont encore bien vivants, ils racontent des histoires, chantent, voyagent, nous parlent et nous enseignent plus que nous avons à apprendre de cette humanité qui n'est pas cette chose à part et la plus intéressante au monde, mais qui fait partie du tout. Peut-être que cette idée ôte un peu de prestige à ce que nous pensons être, mais elle contribue à prendre en considération tous ces autres qui font ce voyage cosmique avec nous.

En 2018, quand nous étions sur le point d'être agressés par une situation nouvelle au Brésil*, nombreux sont ceux qui m'ont demandé: « Comment les Indiens vont-ils pouvoir faire face à tout cela ? » Je leur répondais simplement: « Cela fait cinq cents ans que les Indiens résistent, à cet instant ce qui me préoccupe davantage, ce sont les Blancs, comment eux vont-ils faire pour s'en sortir ? » Nous avons résisté en élargissant le champ de notre subjectivité, et en refusant cette idée selon laquelle nous sommes tous pareils. Quand bien même nombre d'entre elles ont disparu, nous pouvons encore affirmer qu'au Brésil il existe toujours environ 220 ethnies qui parlent plus de 180 langues et dialectes, toutes sont différentes les unes des autres et ne souhaitent pas qu'il en soit autrement.

Mais essayons de mieux saisir la portée de cela. Notre ami Eduardo Viveiros de Castro aime provoquer les gens avec l'idée de perspectivisme amazonien, cette idée est censée attirer l'attention sur ce point précis: dans le monde amazonien les humains ne sont pas des êtres d'exception, qui seraient les seuls à avoir une perspective sur l'existence. Ils partagent cela avec beaucoup d'autres qu'humains, si bien que tous sont sans cesse préoccupés par leurs relations.

Chanter, danser et vivre l'expérience magique de suspendre le ciel est une chose partagée

* (n.d.é) Sans la citer Ailton Krenak fait référence ici à la période de campagne pour la présidence de la république fédérative du Brésil à l'issue de laquelle Jair Bolsonaro sera élu le 28 octobre 2018.

par beaucoup de traditions. Suspendre le ciel, c'est élargir notre horizon; non pas l'horizon que nous pourrions conquérir, mais notre horizon existentiel. C'est enrichir notre subjectivité, qui est aussi ce que l'époque que nous vivons veut consommer. S'il existe une aspiration à consommer la nature, il en existe aussi une à consommer les subjectivités – nos subjectivités.

Alors nous allons les vivre avec la liberté que nous serons capables d'inventer, celle qui résistera au marché. Et puisque la nature est attaquée de telle manière qu'il nous est devenu presque impossible de la défendre, efforçons-nous de préserver nos subjectivités, nos visions, nos poétiques de l'existence. Nous ne sommes pas les mêmes, et c'est merveilleux, nous sommes comme des constellations. Le fait que nous puissions partager des espaces, que nous voyagions ensemble ne signifie pas que nous sommes les mêmes; mais cela signifie que nous sommes capables de nous attirer les uns les autres par nos différences plutôt que par l'accession à un statut de commune appartenance à cette idée d'humanité.

Nous n'avons jamais connu qu'une seule manière de tout homogénéiser, et celle-ci nous a ôté la joie de vivre.

Mais comme nous pouvons apprendre à le faire, développons nos forces à pouvoir toujours raconter une autre histoire, une histoire de plus et alors peut-être nous retarderons la fin du monde.

De la région du Nordeste à l'est de l'État du Minas Gerais, où se trouvent le Rio Doce et le territoire indigène des communautés Krenak, en Amazonie, à la frontière du Brésil avec le Pérou et la Bolivie, dans la région du Haut Rio Negro: dans tous ces endroits les sociétés indigènes vivent un moment de tension dans leurs relations politiques avec l'État brésilien.

Ces tensions ne datent pas d'hier, mais elles se sont aggravées avec les récents changements politiques survenus dans la vie du peuple brésilien. Ces changements touchent de façon intense des centaines de communautés indigènes qui, depuis plusieurs décennies, réclament que les gouvernements successifs accomplissent leur devoir constitutionnel censé leur garantir le droit de disposer de leurs territoires d'origine, identifiés par la constitution de 1988 comme terres indigènes.

Peu de gens connaissent la façon dont les peuples indigènes tissent des relations avec les lieux où ils vivent, tout comme peu de gens connaissent la manière dont l'État a attribué des finalités à ces territoires tout au long de l'histoire.

Dès l'époque coloniale, la question s'est rapidement posée à l'occupant européen de savoir comment s'approprier les terres sur lesquelles des populations qui avaient survécu aux premiers contacts tragiques issus de la conquête étaient installées. Le partage des territoires, que nous

appelons aujourd'hui, pour ce qu'il en reste, terres indigènes, a dès lors représenté l'enjeu principal des relations entre les colonisateurs et les peuples autochtones.

Il est clair qu'avec l'avènement de l'État brésilien donnant suite à trois siècles de colonisation européenne, il était difficile de croire que les peuples indigènes survivraient à l'occupation de leurs terres pour faire leur entrée dans le XXI^e siècle. Mais il était peut-être plus difficile encore de penser qu'ils maintiendraient leurs propres formes d'organisation et seraient capables de subvenir à leurs besoins. Ceci pour la raison très simple que la machine étatique agit pour défaire toute forme d'organisation sociale résistante, en cherchant à en intégrer les populations à l'ensemble de la société.

Le conflit politique multiséculaire qui se poursuit aujourd'hui pour ces communautés qui ont survécu a pris depuis quelques décennies une dimension nouvelle. Nous devons maintenant défendre les derniers refuges où la nature est encore prospère, où nous pouvons trouver notre nourriture et nous loger, et suivre les modes de vie que chacune de ces petites sociétés a su maintenir dans le temps ne rendant de comptes qu'à elles-mêmes et sans créer de dépendances excessives à l'égard de l'État.

Le fleuve Rio Doce, que nous, les Krenak, appelons Watu, notre grand-père, est une personne, et non une ressource, comme disent les économistes. Ce n'est pas quelque chose que quelqu'un puisse s'approprier ; c'est une partie de notre collectif qui prend consistance dans un

lieu spécifique que nous habitons. Ce lieu, où nous pouvons reproduire nos formes d'organisation malgré les pressions extérieures, nous y avons été progressivement confinés par le gouvernement brésilien et nous en subissons les conséquences.

Il doit être possible de partir du peuple Krenak pour parler de la relation entre l'État brésilien et les sociétés indigènes et raconter, à qui ne le sait pas, ce qui se passe aujourd'hui au Brésil avec ces peuples dont nous estimons le nombre, toutes communautés confondues, à approximativement neuf cent mille personnes – c'est-à-dire une population inférieure à celle d'une grande ville brésilienne.

Ce qui est au fondement de l'histoire du Brésil c'est l'idée que les Indiens auraient dû contribuer au succès du projet des forces coloniales d'épuisement de la nature. Qu'ils y aient résisté, malgré les pratiques inhumaines qu'ils ont subies, en maintenant leurs formes de vie, ne leur a toutefois pas permis de conserver leurs territoires dans leur intégrité. Les Indiens nourrissent les imaginaires de nombreux brésiliens, mais ne sont pas les bienvenus sur leurs propres terres.

En 2015, le Watu, ce fleuve qui a accompagné notre vie et celle de nos ancêtres sur les rives du Rio Doce, qui s'écoule entre l'État de Minas Gerais et l'État d'Espírito Santo, a été entièrement contaminé par un matériau toxique sur une étendue de plus de six cents kilomètres. La rupture de deux barrages de contention de déchets miniers nous a rendus orphelins en plongeant le fleuve dans le coma et nous à sa suite. Ce crime – qui ne peut être appelé un accident – a affecté

nos vies de manière si radicale, que cela nous a plongés dans les conditions réelles d'un monde qui a pris fin.

Nous tentons ici d'aborder l'impact que nous, les humains, avons sur cet organisme vivant qu'est la Terre. Dans de nombreuses cultures la Terre continue d'être reconnue comme une mère, elle pourvoit à nos besoins pour subsister et à la richesse de nos vies, tout en donnant du sens à notre existence. En différents endroits du monde, nous en sommes si radicalement séparés que nous ne remarquons même plus la circulation des peuples. Nous traversons des continents comme si nous allions là, à côté. S'il ne fait aucun doute que le développement de technologies efficaces nous permet de voyager d'un endroit à un autre, que ces équipements facilitent notre déplacement sur la planète, il est également certain qu'ils s'accompagnent d'une perte de sens de nos déplacements.

Tout se déroule comme si nous étions lâchés dans un monde vide de sens, et déchargés de toute responsabilité de forger une éthique que nous pourrions partager, néanmoins nous sentons continuellement le poids de ce choix sur nos vies. Nous sommes sans cesse alertés par les conséquences de ces choix que nous avons faits. Si nous prêtions davantage attention à des visions qui échappent à ce défaut de responsabilité qui s'est répandu si rapidement sur l'ensemble de la planète, nous pourrions peut-être trouver une ouverture qui favoriserait la coopération entre les peuples, non pour sauver telle ou telle ethnie, mais pour nous sauver nous-mêmes.

Il y a trente ans, j'ai intégré un large réseau de relations pour faire connaître à d'autres peuples, à d'autres gouvernements, les réalités que nous vivions au Brésil. Il avait pour objectif l'activation d'une chaîne de solidarité avec l'ensemble des peuples autochtones situés tout autour de planète. Mais ce que j'ai appris au long de ces décennies, c'est que tous les peuples ont besoin de se réveiller. Si pendant un temps nous avons imaginé que seuls les peuples indigènes étaient menacés d'extinction ou de rupture définitive d'avec leurs modes de vie, aujourd'hui, face à l'imminence de l'incapacité de la Terre à soutenir notre demande, nous prenons acte que nous sommes tous engagés dans un même processus d'extinction.

Comme l'a dit le chamane yanomami Davi Kopenawa, le monde croit que tout est marchandise, au point de projeter en elle tout ce que nous sommes capables de vivre et de sentir. Toute expérience des personnes en différents endroits du monde se projette dans la marchandise, laissant penser qu'elle est absolument chaque chose qui est hors de nous.

Les conséquences de cette tragédie, qui aujourd'hui a atteint le monde entier, sont retardées dans quelques régions de la planète par des pouvoirs politiques — des choix politiques — qui ont encore les moyens de créer des espaces sécurisés, préservés de la menace. Quand bien même les peuples qui y vivent ont déjà été vidés de leur véritable sens du partage et du lieu, ils sont encore protégés par un système qui dépend de plus en plus de l'épuisement des forêts, des fleuves et des montagnes. Cela nous place face

à ce dilemme insensé qui est que l'unique possibilité pour que des communautés humaines continuent à exister ne peut se faire qu'au prix de l'épuisement de toutes les autres formes de vie.

L'idée que nous soyons entrés dans une ère géologique qui peut être appelée Anthropocène devrait nous alerter. Ce mot nous indique que nous marquons la planète Terre d'une empreinte si forte qu'elle provoque un changement d'ère géologique, mais surtout cela nous rappelle que les conséquences de nos actions continueront bien longtemps après notre disparition. Nous sommes en train d'épuiser les sources de la vie qui nous permettraient de prospérer et de nous sentir chez nous, et même, à certaines époques, de sentir que nous avons une maison commune dont tous pouvaient prendre soin. Nous en sommes arrivés là parce que nous excluons de la vie, localement, toutes les formes d'organisation qui ne sont pas intégrées au monde de la marchandise. De ce fait, nous mettons en danger toutes les autres formes de vie, j'entends par là toutes celles qui nous ont été données de penser comme possibles, et avec lesquelles nous avons développé un sens de la coresponsabilité nous engageant vis-à-vis des lieux où nous vivons dans le respect de la vie de tous les êtres concernés. Nous ne parlons pas uniquement ici de cette abstraction que nous avons laissée se perpétuer d'une humanité unique, qui exclut tous les autres êtres.

Cette humanité ne reconnaît pas qu'un fleuve puisse être dans le coma pas plus qu'elle ne reconnaît que ce fleuve puisse être notre

grand-père. Elle ne reconnaît pas que la montagne exploitée dans quelque endroit d'Afrique ou d'Amérique du Sud et transformée en marchandise dans un autre coin de la planète soit aussi le grand-père, la grand-mère, la mère, le frère d'une constellation d'êtres qui veulent continuer à partager leur vie au sein de cette maison commune que nous appelons la Terre.

Le nom *krenak* est constitué de deux termes : l'un se retrouve dans la première syllabe, *kre*, qui signifie tête, l'autre dans la seconde, *nak*, signifie terre. Krenak est l'héritage que nous recevons de nos ancêtres, de nos souvenirs d'origine, qui nous identifie comme « tête de la terre », comme une humanité qui ne parvient pas à se concevoir sans cette connexion, sans cette profonde communion avec la terre.

Nous ne parlons pas de la terre comme un simple territoire, mais en tant que lieu que nous partageons tous, et dont nous, les Krenak, nous sentons aujourd'hui de plus en plus déracinés. Pour nous ce lieu a toujours été sacré, quand bien même nous ressentons chez nos voisins civilisés la honte qu'ils éprouvent à l'idée que cela puisse être considéré de cette manière.

Quand nous disons que notre fleuve est sacré, généralement les gens disent : « C'est un peu leur folklore. » Lorsque nous disons que la montagne nous indique qu'il va pleuvoir et que nous pouvons nous attendre à une journée prospère, à une bonne journée, ils disent : « Cela n'a pas de sens, une montagne ne dit rien. »

Mais lorsque nous enlevons au fleuve, à la montagne, leur personnalité, lorsque nous leur

à ce dilemme insensé qui est que l'unique possibilité pour que des communautés humaines continuent à exister ne peut se faire qu'au prix de l'épuisement de toutes les autres formes de vie.

L'idée que nous soyons entrés dans une ère géologique qui peut être appelée Anthropocène devrait nous alerter. Ce mot nous indique que nous marquons la planète Terre d'une empreinte si forte qu'elle provoque un changement d'ère géologique, mais surtout cela nous rappelle que les conséquences de nos actions continueront bien longtemps après notre disparition. Nous sommes en train d'épuiser les sources de la vie qui nous permettraient de prospérer et de nous sentir chez nous, et même, à certaines époques, de sentir que nous avons une maison commune dont tous pouvaient prendre soin. Nous en sommes arrivés là parce que nous excluons de la vie, localement, toutes les formes d'organisation qui ne sont pas intégrées au monde de la marchandise. De ce fait, nous mettons en danger toutes les autres formes de vie, j'entends par là toutes celles qui nous ont été données de penser comme possibles, et avec lesquelles nous avons développé un sens de la coresponsabilité nous engageant vis-à-vis des lieux où nous vivons dans le respect de la vie de tous les êtres concernés. Nous ne parlons pas uniquement ici de cette abstraction que nous avons laissée se perpétuer d'une humanité unique, qui exclut tous les autres êtres.

Cette humanité ne reconnaît pas qu'un fleuve puisse être dans le coma pas plus qu'elle ne reconnaît que ce fleuve puisse être notre

grand-père. Elle ne reconnaît pas que la montagne exploitée dans quelque endroit d'Afrique ou d'Amérique du Sud et transformée en marchandise dans un autre coin de la planète soit aussi le grand-père, la grand-mère, la mère, le frère d'une constellation d'êtres qui veulent continuer à partager leur vie au sein de cette maison commune que nous appelons la Terre.

Le nom *krenak* est constitué de deux termes : l'un se retrouve dans la première syllabe, *kre*, qui signifie tête, l'autre dans la seconde, *nak*, signifie terre. Krenak est l'héritage que nous recevons de nos ancêtres, de nos souvenirs d'origine, qui nous identifie comme « tête de la terre », comme une humanité qui ne parvient pas à se concevoir sans cette connexion, sans cette profonde communion avec la terre.

Nous ne parlons pas de la terre comme un simple territoire, mais en tant que lieu que nous partageons tous, et dont nous, les Krenak, nous sentons aujourd'hui de plus en plus déracinés. Pour nous ce lieu a toujours été sacré, quand bien même nous ressentons chez nos voisins civilisés la honte qu'ils éprouvent à l'idée que cela puisse être considéré de cette manière.

Quand nous disons que notre fleuve est sacré, généralement les gens disent : « C'est un peu leur folklore. » Lorsque nous disons que la montagne nous indique qu'il va pleuvoir et que nous pouvons nous attendre à une journée prospère, à une bonne journée, ils disent : « Cela n'a pas de sens, une montagne ne dit rien. »

Mais lorsque nous enlevons au fleuve, à la montagne, leur personnalité, lorsque nous leur

enlevons leur sens, considérant qu'il s'agit là d'attributs exclusifs des êtres humains, nous libérons les forces qui n'ont d'autre issue que de transformer ces lieux en déchets de l'activité industrielle et extractiviste. La séparation d'avec notre mère, la Terre, a pour effet sa disparition et que nous en devenions tous des orphelins. Non pas seulement ceux qu'à des degrés divers on appelle les Indiens, les indigènes ou les peuples autochtones, mais bien nous tous, tous les peuples.

Pourvu que ces rencontres, que nous avons encore la chance de partager, entre nos différentes cosmovisions, inspirent nos pratiques, nos actions, et nous donnent le courage de passer d'un comportement hostile envers la vie à une forme d'engagement vis-à-vis d'elle. Ceci implique, pour nous autres, que nous arrivions à partager notre vision au delà des seuls lieux auxquels nous sommes attachés et où nous vivons. Nous devons trouver un moyen de toucher des formes de sociabilité et d'organisation dont une grande partie de la communauté humaine est exclue et qui en dernière instance dépense toute la force de la Terre pour répondre à ses besoins de marchandises, de sécurité et de consommation.

Comment envisager un point de contact entre ces mondes, qui ont tant d'origines communes, mais qui sont aujourd'hui si éloignés qu'on peut trouver, à un extrême, des gens qui vivent avec un fleuve dont ils honorent l'esprit et, de l'autre, des gens qui le considèrent comme une ressource, le consomment et l'exploitent ? Avec cette conception qui attribue à une montagne, à

un fleuve, à une forêt le statut de ressource, où trouver ce point de contact entre nos visions qui nous ferait sortir de cet état de non-reconnaissance des uns et des autres ?

Quand j'ai suggéré que je parlerais du rêve et de la terre, je voulais évoquer une pratique qu'on trouve dans différentes cultures, chez différents peuples, qui consiste à reconnaître le rêve non pas comme une simple expérience onirique, propre au sommeil de chacun, mais comme une institution, c'est-à-dire comme un exercice discipliné, qui concerne le collectif, pour rechercher les orientations que nous devons donner à nos choix quotidiens.

Pour certaines personnes, le rêve est le contraire de la réalité : c'est renoncer au sens concret de la vie. Mais d'autres ne trouveraient pas de sens dans la vie si elles n'étaient pas informées par les rêves. Nous puisons dans les rêves, les chants, les techniques de guérison, l'inspiration et même la résolution de problèmes pratiques qui nous permettent de réaliser des choix qu'il serait impossible de faire sans leur contribution.

Pour ces peuples, l'institution du rêve comme discipline liée à la formation, à la cosmovision, est un chemin d'apprentissage. Le rêve, en nous permettant de communiquer avec d'autres qu'humains, nous donne accès à la connaissance de la vie. L'application de cette connaissance guide toutes nos relations avec le monde, la Terre et les autres personnes. Voilà comment le rêve et la Terre sont liés. Un premier point de contact peut-être.

L'humanité que nous
pensons être

Sans doute sommes-nous trop conditionnés par l'idée de l'humain que nous pensons être et par un certain type d'existence. Nous craignons probablement qu'en déstabilisant ce modèle, notre esprit souffre d'une sorte de rupture, comme si nous chutions dans l'abîme. Mais qui nous dit que nous risquons de tomber ? Et qui nous dit que nous ne sommes pas déjà tombés ?

Il fut un temps où la planète que nous appelons Terre réunissait tous les continents dans une grande Pangée. Si nous avions pu l'observer depuis le haut du ciel, nous aurions vu quelque chose de complètement différent de ce que nous connaissons aujourd'hui par les photographies du globe terrestre. Qui sait si l'astronaute Youri Gagarine, en déclarant que « la Terre est bleue », n'a pas livré à cette humanité que nous pensons être le portrait idéal qu'elle attendait de la Terre ? Il a regardé par son hublot avec nos yeux, et il a vu ce que nous voulions voir. Beaucoup de choses se rapprochent davantage de ce que nous voulons voir que de ce que nous pourrions constater s'il nous était possible de mettre côte-à-côte deux images : celle de ce que nous pensons et celle de ce que nous avons.

Si la Terre a déjà connu d'autres formes dans son histoire, y compris sans nous, pourquoi donner tant d'importance à la place que nous y

occupons ? La notion d'Anthropocène donne un sens décisif à l'idée de ce qui est humain dans notre expérience commune. L'une de ses expressions les plus marquante est notre attachement à une image fixe de la Terre et de l'humanité.

Cette représentation mentale est plus qu'une idéologie, c'est la construction d'un imaginaire collectif. Il s'est constitué sur de longues périodes que nos ancêtres ont traversées, et résulte de leurs désirs, de leurs projections, de leurs visions. Nous en avons hérité, et nous l'avons intégré jusqu'à parvenir à produire l'image de nous-mêmes à laquelle nous nous identifions. C'est un peu comme si nous avions retouché notre portrait dans la mémoire collective planétaire, et que nous ne pouvions plus distinguer notre visage du décor qui l'entoure. Nous voyons la Terre à travers cette image fixe d'une chose inépuisable.

Nous nous sommes installés dans une idée confortable de nous-mêmes, un peu comme si nous nous nourrissions au sein de notre mère : une mère généreuse, prospère, tendre, affectueuse, à même de nous nourrir *forever*. Mais voilà que celle-ci s'est mise à remuer, et à nous priver de notre lait, nous plongeant dans un état de stupefaction. Nous nous sentons abandonnés par cet organisme maternel et nous commençons à frémir, à découvrir que ce monde, non seulement loin d'être le meilleur, risque de s'effondrer et de nous entraîner dans sa chute. Mais si nous chutons, pensez-vous vraiment que nous allons pouvoir atterrir en retrouvant le monde pareil à celui que nous avons entraîné dans notre chute ? Notre mère s'est simplement retournée, et nous n'étions pas préparés à cela, tellement habitués à nous nourrir sans faim.

Ce qu'on appelle la fin du monde n'est peut-être qu'une interruption dans ce processus de plaisir extatique dont nous voudrions qu'il dure éternellement. On pourrait penser que tous les artifices qui ont été élaborés par nos ancêtres et par nous-mêmes ont quelque chose à voir avec cette crainte. Quand on la transpose dans le monde de la marchandise, cela se matérialise dans ce que la technique a permis de développer, une masse immense d'objets et d'appareils qui se sont accumulés sur la Terre mère.

Toutes les vieilles histoires en appellent à la Terre nourricière, à la Pachamama, à Gaïa. Une déesse parfaite et éternelle, flux de grâce, de beauté et d'abondance. Voyez aussi cette image grecque de la prospérité, qui est représentée par une corne d'abondance faisant jaillir les richesses dans le monde... D'autres traditions, en Inde, en Amérique, en fait, toutes les cultures plus anciennes font appel à un référent maternel pour évoquer la Terre. Cela n'a rien à voir avec l'image du père. À chaque fois que l'image du père est sollicitée, c'est pour exprimer la domination, le pillage ou la destruction.

Le malaise avec la science moderne, les technologies, c'est que tout cela ne soit pas resté localisé dans une région du monde. Ce que nous appelons les « révolutions de masse » ont unifié la planète au point qu'au XX^e siècle, cela ait pu entraîner une situation comme celle de la Guerre Froide. Scindée en deux pôles, nous trouvions, dans la plus grande tension, prêtes à s'entretuer, d'un côté du mur, une partie de l'humanité, et l'autre, de l'autre côté. Il n'y a pas de fin du monde

plus imminente que, lorsque cherchant à dominer l'autre, deux camps, seuls au monde, s'affrontent. C'est un abîme, c'est une chute.

Pourquoi avons-nous si peur de la chute, si tant de fois, à tant d'époques, dans tant d'endroits du monde, nous avons déjà chuté ? L'incertitude que nous ressentons, cette profonde crainte de la chute, doit être comprise au regard de ces nouveaux dangers qui font qu'aujourd'hui c'est la maison dont nous avons hérité que nous risquons de faire imploser. Nous l'avons généreusement couronnée d'objets magnifiques et maintenant nous mourons de peur de tout perdre.

Nous cherchons à tout prix à éviter la chute, mais ne devrions-nous pas plutôt trouver un moyen de chuter mieux ? Inventer de quoi rendre cette chute plus élégante, voire agréable, ou amusante, inventer des milliers de parachutes colorés. Étant donné que ce que nous aimons vraiment c'est la joie de vivre ici sur la Terre, cessons de jouer avec ce que nous désirons. Au lieu de nous accrocher à une ligne impossible, en nous laissant berner par les appareils techniques, n'abandonnons pas celle à laquelle nous tenons. Toute la science est subjuguée par cette chose qu'est la technique.

Il y a très longtemps qu'il n'existe plus quelqu'un pour penser avec la liberté de ce que nous avons appris à appeler un scientifique. Il n'y a plus de scientifiques. Toute personne capable de découvrir quelque chose dans les phénomènes que nous connaissons est capturée par la machine à fabriquer des marchandises. Avant même qu'une personne ne contribue, de quelque manière que

ce soit, à soulager le poids de l'angoisse qui pèse sur nos épaules d'avoir perdu notre mère nourricière, qu'aussitôt un nouvel appareil technique se montre pour nous fatiguer davantage.

Nous devons nous méfier de toutes ces découvertes parce qu'elles sont invariablement conditionnées par cette finalité. Le « remède à tout » de la découverte scientifique se paye très cher en retour, quand bien même nous n'y aurions pas recours. Les laboratoires font tourner la roue du commerce d'un monde qu'ils ont globalement façonné, mais celui-ci n'ouvre pas sur d'autres horizons, il ne fait pas signe vers d'autres mondes. Au contraire, il détermine notre expérience de perte de liberté, et de ce que nous pouvons appeler notre innocence, dans un sens très simple de pouvoir nous orienter dans la vie sans projet.

Jouir sans aucun projet. Vivre avec la Terre, sans culpabilité, par-delà tout projet. Le monde a évolué de telle façon que rien n'est plus accessible sans un amonçement de justifications. Il s'est transformé en une machine à consommer de l'innocence et cette machine a pour conséquence de rendre la Terre à proprement parler inhabitable.

L'état du monde que nous vivons correspond aujourd'hui exactement à celui que nos ancêtres récents nous ont préparé. Nous pouvons nous en plaindre, mais ce monde a été désiré ainsi il y a deux ou trois siècles et nous a été légué sans que nous ne puissions rien y changer. Nous pouvons être déçus du résultat, mais la question qui doit nous préoccuper ici est : quel monde

voulons-nous laisser aux générations futures ? On peut divaguer indéfiniment autour de ce problème, mais nous ne pouvons pas y répondre. Ce sont nos petits-enfants, nos arrière-petits-enfants, nos enfants déjà vieux qui le recevront tel que nous leur aurons laissé et nous ne serons plus là pour en répondre. Il y a quelque chose d'insensé à dédaigner le monde que nous avons récolté de nos prédécesseurs et il y a quelque chose d'arrogant et d'étrange à suggérer que si nous avions été à leur place, nous aurions su mieux faire pour retarder notre chute.

Notre problème est donc : d'où les parachutes pourraient-ils s'élancer ? Comme nous l'avons déjà évoqué : chez de très nombreux peuples, de là où sont rendus possibles les visions et les rêves. Un ailleurs que l'on peut habiter au-delà de la terre ferme : le lieu du rêve. Non pas le rêve d'un nouvel emploi, ou de sa prochaine voiture, mais celui d'une expérience transcendantale dans laquelle le cocon de l'humain implose pour s'ouvrir à d'autres visions non limitées de la vie. Il s'agit peut-être d'un autre terme pour désigner ce qui est habituellement appelé la « nature ». Ce lieu, l'homme civilisé ne peut pas le nommer, car il n'en éprouve pas le sens profond. Comment pourrions-nous partager le rêve tel que l'expérimentent les personnes nées dans une tradition où le rôle des rêves fait partie de la vie quotidienne ? Comme ce que l'on fait quand on va à l'école, ici on partage des pratiques, des danses, on apprend la méditation, on s'initie à cette institution qui nous permet de nous avancer vers le lieu du rêve. Des chamanes ou des sorciers peuvent s'y frayer

un passage ou y habitent. Ces lieux font partie du monde que nous partageons ; il ne s'agit pas d'un monde parallèle, mais d'une potentialité du monde différente.

Lorsqu'on nous demande d'imaginer un autre monde possible, cela suggère généralement que nous cherchions à réorganiser d'une nouvelle manière les relations sociales et les usages que nous avons de ce qui relève du domaine de la nature, comme si nous n'en faisons pas partie. Trop souvent il ne s'agit que de restaurer l'image de ce bon vieil humain qui accompagne cette métaphore de la nature qu'il a lui-même créée pour sa propre consommation.

Nous devons considérer la nature, dont chaque morceau de nous-mêmes fait partie, comme une immense multitude de formes composant un tout. 70 % d'eau, et un tas d'autres matériaux nous composent, pourtant, nous avons créé cette abstraction d'unité : l'homme comme mesure de toute chose. Sur cette base nous avons tout écrasé sur la planète jusqu'à ce que s'impose à la conviction générale qu'il n'existe qu'une humanité à laquelle s'identifier agissant dans un monde à sa disposition.

Résister à cette idée et tenter d'entrer en contact avec un autre point de vue suppose d'écouter, de respirer, de ressentir et de sentir avec les différentes couches composées à la fois des êtres qui nous entourent, mais aussi des paysages et de toute sorte d'entités, restées hors de nous et qui, pour une raison quelconque, se confondent avec ce qui peut être désigné comme la « nature ». On pourrait qualifier de presque-humanité toutes

ces couches ainsi que celles et ceux qui vivent en partageant cette cosmovision. C'est la façon dont nous nous identifions à ces différentes couches, qui est en train de disparaître du fait des pressions exercées par des humains trop-humains. Les presque-humains représentent des centaines de millions de personnes éparpillées dans le monde qui persistent à rester en dehors de la danse des civilisés, de la technique et du contrôle de la planète. Et parce qu'ils dansent une étrange chorégraphie, cela leur vaut d'être menacés, par la maladie, la pauvreté, la faim et la violence dirigée. Mais encore...

Quand eurent lieu au départ de l'Europe les grands cycles de navigation pour l'Amérique, passant par l'Afrique et regagnant l'Asie, il faut rappeler que dès les premiers contacts d'un noyau de civilisés avec les peuples amérindiens, une grande partie de leurs mondes disparurent sans que ne soit nécessairement pensée une action visant à les éliminer. C'est une succession d'épidémies qui aura causé la mort de millions et de millions de personnes. Il n'aura fallu qu'une simple infection de quelques individus venus par bateau pour entraîner leur disparition. Il aura suffi qu'un conquistador pose le pied sur une plage tropicale pour y abandonner la mort dans son sillage. Ils pouvaient bien ne pas se rendre compte des victimes qu'ils contaminaient sur leur passage, une guerre bactériologique était en mouvement et allait mener à une fin de monde.

Pour ces peuples qui ont reçu cette visite et en sont morts, le monde a pris fin au XVI^e siècle. Je n'éluide pas la responsabilité ni la gravité de

toute la machine infernale des conquêtes coloniales : j'appelle l'attention sur le fait que parmi les nombreux événements qui ont conduit au désastre de cette époque, nombre d'entre eux n'étaient pas recherchés.

De même, par excès de confiance, nous sommes aujourd'hui en train de vivre le désastre de notre époque, qu'un groupe choisi de personnes appelle l'Anthropocène. La grande majorité parle de risques de chaos social, de problèmes dans la gestion des ressources, de perte de la qualité de vie, d'un appauvrissement dans les relations, et nous sommes tous jetés dans cet abîme. Les avancées de la monoculture généralisée à toute chose causent la perte de la diversité de la vie et des modes d'existence. Les conséquences de cet appauvrissement ne touchent pas seulement les nombreuses formes de vie directement menacées, mais nous concernent tous.

Au Brésil, depuis de nombreuses années, des habitants de la forêt sont engagés dans une lutte pour élargir la notion restreinte de citoyenneté en défendant cette idée qu'est la *florestania* (la citoyenneté de la forêt). Depuis l'intérieur des forêts leurs habitants élaborent des alliances entre des multiplicités d'espèces et de cultures et développent des formes de justice où la division entre société et nature reste floue. Celles et ceux qui se retrouvent dans la *florestania* sont aussi bien issus des peuples indigènes que des petits exploitants d'arbres à caoutchouc, des travailleurs divers ou des militants écologistes..., ils s'organisent pour protéger ces territoires et leur biodiversité contre l'extractivisme et l'agro-industrie.

La citoyenneté est comme une rue étroite, elle renvoie à la ville, l'eau y est canalisée, la propriété y quadrille chaque espace, et le pouvoir s'y exerce par ses institutions qui nous contrôlent : l'école, la police, l'hôpital...

Évidemment les villes ne se résument pas à cela, mais la résistance pratiquée par la *florestania* met en question la citoyenneté urbaine parce que celle-ci a tendance à dévorer tout ce qui l'entoure et à nier la puissance des autres formes de vie. La ville est une consommatrice de ressources naturelles insatiable. Pour qu'une ville existe, il faut construire quelque chose comme le barrage du Belo Monte, comme ils disent. La *florestania* a surgi dans la région de Rio Branco et s'est répandue dans d'autres régions de l'Amazonie, elle est une merveilleuse manière de défendre la diversité de la vie et des cultures avec la Terre... Une chose susceptible de retarder un peu davantage notre chute, une heureuse façon de chuter mieux.

Postface

« Le monde a commencé
sans l'homme et s'achèvera sans lui »

Eduardo Viveiros de Castro

Ce bref ouvrage d'Ailton Krenak servira, je l'espère, de présentation à l'une des voix politiques les plus importantes du Brésil contemporain. Avec d'autres intellectuels et activistes indigènes, tels que Davi Kopenawa et Daniel Munduruku, Ailton Krenak a écrit un chapitre essentiel de l'histoire du Brésil, celui qui relate ce qu'il a appelé « l'histoire de la découverte du Brésil par les Indiens » : une contre-histoire et une contre-anthropologie indigènes, qui prend pour objet la culture dominante de l'État-nation qui s'est abattue sur les peuples autochtones de cette partie du monde. L'objet de Ailton Krenak dans ce livre comme dans d'autres textes – presque toujours des transcriptions de conférences et d'entretiens, car son mode d'expression favori est la parole –, s'il concerne le Brésil, va cependant bien au-delà, en interrogeant les présupposés anthropologiques de la civilisation qui se prend pour le phare de l'« humanité », et sur les effets qu'elle produit sur les conditions matérielles et spirituelles d'existence de tous les peuples, espèces et existants de la Terre.

La question qu'Ailton Krenak adresse à ses lecteurs dans ce livre est aussi simple qu'inquiétante : « Sommes-nous vraiment une humanité ? » Elle peut être comprise de deux façons selon le mot sur lequel on met l'accent : sommes-nous vrai-



Idées
pour retarder
la fin
du monde

Ailton Krenak

Postface de
Eduardo Viveiros de Castro

traduction du portugais (Brésil)
par Julien Pallotta

Premier tirage mai 2020
Droits réservés pour la traduction
en langue française aux Éditions Dehors
www.editions-dehors.fr

isbn: 978-2-36751-024-8
dépôt légal: mai 2020

Diffusion/Distribution Harmonia Mundi

Imprimé par Malinvaud pour la couverture
et par Présence graphique pour les pages intérieures
Numéro d'imprimeur: 200566021
Imprimé en France

Titre original:
Ideias para adiar o fim do mundo,
São Paulo, Companhia das Letras, 2019.